

LA PRESSE BOURGEOISE ET LA PRESSE SOCIALISTE...

Nous commençons par reproduire quelques réflexions de la *Tagwacht* (1), auxquelles nous nous associons pleinement. Nous sommes heureux lorsque nous trouvons l'occasion de constater, chez les socialistes qu'un malentendu tient éloignés de nous, qu'il y a entre eux et nous des points de contact qui feront peut-être un jour oublier les points de séparation.

«Parmi les ouvriers, dit la Tagwacht, il s'en trouve encore beaucoup qui attachent une grande importance à ce que disent les journaux bourgeois, et qui se laissent influencer par leurs attaques contre le socialisme. Ils n'ont pas encore pu se mettre dans la tête cette chose si simple: c'est que la bourgeoisie, qui fait vivre des journaux et qui paie des journalistes, ne le fait pas dans l'intérêt de la vérité et de l'instruction du peuple; mais au contraire dans le but de calomnier et de salir tout ce qui, dans le domaine politique et économique, est opposé à ses privilèges de classe. La bourgeoisie entretient ces journaux et cette armée d'écrivains salariés, parce qu'elle sait très bien qu'une grande partie du peuple accepte sans réflexion et comme parole d'évangile tous les mensonges et toutes les malpropretés qu'elle fait imprimer dans ses organes.

Tous ceux qui sont déjà depuis un certain temps dans le mouvement ouvrier, savent bien comment les journaux bourgeois, à chaque réclamation des travailleurs, à chaque grève, s'empressent de dénaturer les faits et de colporter des mensonges, en sachant parfaitement que ce sont des mensonges; comment ces mêmes journaux amoncellent les calomnies et les ordures contre tout homme qui ose se mettre en avant pour défendre la cause socialiste, en ayant soin de le représenter comme un faiseur de dupes qui ne cherche que son propre intérêt, - quand même ces insulteurs à gages connaissent mieux que personne la fausseté de leurs assertions. Et pourquoi fait-on tout cela? Parce que la bourgeoisie sait très bien qu'une grande partie du peuple croit sur parole toutes les infamies que ses journaux débitent, et que, si même la vérité se fait jour ensuite, il reste de la calomnie toujours quelque chose».

La *Tagwacht* a bien raison, et nous ajouterons, comme conséquence naturelle, que les ouvriers qui lisent avec tant de confiance les journaux bourgeois confectionnés par leurs adversaires tout exprès pour leur empoisonner l'esprit, lisent très peu les journaux socialistes, dont souvent même ils ignorent l'existence. Aussi est-ce un devoir impérieux pour nos amis de faire tous leurs efforts pour propager la lecture des organes de l'*Internationale*. Ce n'est pas assez que de s'abonner soi-même au *Bulletin*, et d'y faire abonner le plus grand nombre possible d'ouvriers; il faudrait, lorsqu'on a lu son journal, le faire circuler, de sorte que chaque exemplaire passe au moins entre les mains d'une dizaine de lecteurs. De cette façon, sans augmenter les frais du journal, on étend au décuple le cercle de sa publicité.

On ne saurait trop insister sur l'importance de la presse socialiste, et sur le rôle émancipateur qu'elle est appelée à jouer.

C'est une erreur de croire que, pour améliorer la condition des travailleurs, il suffise de leur dire de s'associer. Que l'on crée des sociétés de consommation qui soustraient l'ouvrier à l'exploitation des petits intermédiaires, et qui lui apprennent le maniement d'une administration, c'est très bien; mais si l'on s'en tient là, on risque, après avoir obtenu quelques petits avantages, de rester stationnaire, de se pétrifier dans une situation sans issue. Pour que la coopération de consommation soit réellement profitable, il faut que ses membres connaissent ses bons et ses mauvais côtés, les résultats qu'elle peut donner de même que ses limites; qu'ils s'élèvent par conséquent à une vue d'ensemble sur l'organisation sociale actuelle, et qu'ils comprennent la nécessité de l'abolition des grands monopoles, qui pèsent bien plus lourdement sur la consommation que les minces profits du petit détaillant. Or, comment un ouvrier pourra-t-il arriver à cette vue d'ensemble, si ce n'est par le socialisme? C'est le socialisme seul qui peut vivifier la coopération de consommation et l'empêcher de devenir, entre les mains d'habiles charlatans, une nouvelle machine d'abêtissement destinée à donner, le change au peuple.

(1) *Le Réveil*: journal du parti démocrate-socialiste suisse de langue allemande. (Note A.M.).

Nous en dirons autant des ateliers coopératifs, qui, sous peine de devenir des entreprises bourgeoises, doivent être animés constamment du souffle socialiste. C'est à cette condition seulement qu'ils porteront des fruits sérieux.

Et les sociétés corporatives de résistance, pense-t-on qu'elles puissent davantage se passer des principes socialistes? Laissez-les à elles-mêmes, et l'égoïsme, l'étroitesse d'idées et l'ignorance aidant, elles tomberont dans les erreurs les plus funestes à leurs véritables intérêts; elles méconnaîtront la nécessité de la solidarité; elles s'enfermeront dans des préjugés de castes; et en fin de compte, loin d'aboutir à émanciper le prolétariat, elles ne serviront qu'à perpétuer indéfiniment le système du salarial. Pour que les sociétés de résistance soient d'une utilité réelle, il faut qu'elles se mettent à la hauteur de leur mission, et que tout en se donnant pour but immédiat la hausse des salaires et la diminution de la journée de travail, elles aient constamment devant les yeux, comme but final, la propriété collective des instruments de travail. Ce qui signifie, en d'autres termes, qu'il faut que les sociétés de résistance deviennent socialistes.

Or ce résultat, cette diffusion des idées socialistes dans toutes les organisations ouvrières, ne peut être obtenu que par la presse. Jamais, qu'on s'en persuade bien, les organisations ouvrières ne produiront la révolution sociale par la seule force des choses et sans être préalablement sorties de leur ignorance de la question sociale et de leurs préjugés bourgeois; il faut absolument, sous peine de rester toujours dans leur inertie et dans leur impuissance, qu'elles acquièrent l'intelligence des principes socialistes.

C'est à nos petits journaux à remplir cette mission; et toute immense qu'elle soit, la tâche ne nous effraie pas. Que chacun fasse son devoir, que chacun travaille consciencieusement à l'œuvre commune, et le succès couronnera nos efforts, aussi vrai qu'après l'hiver morne et glacé, revient le printemps qui réveille la terre de son sommeil.

Selon nos renseignements, les agents marxistes se donnent beaucoup de mouvement en Alsace. Ils cherchent à grouper les ouvriers, non en parti socialiste, mais en parti politique, et politique allemand. Or, s'il est une contrée où l'abstention politique ait une raison d'être, c'est dans cette Alsace odieusement meurtrie par le régime du sabre; l'abstention y signifie: «*Il n'y a rien de commun entre nous et nos conquérants*». L'attitude des ouvriers alsaciens lors des dernières élections était la protestation la plus énergique qu'ils pussent faire contre la tyrannie prussienne; c'était l'expression la plus éclatante de leur mépris pour la politique bismarckienne. Eh bien, le croirait-on? les agents du *Volksstaat* (2) trouvent cela mauvais; eux qui, pendant la guerre, avaient pris pour mot d'ordre: *Point d'annexion*, - les voilà qui se font maintenant les auxiliaires de Bismarck, et qui veulent, eux aussi, germaniser à toute force les populations alsaciennes.

Ils posent aux ouvriers d'Alsace, comme condition sine qua non, l'acceptation du programme politique du parti démocratique-socialiste allemand; à ceux qui refusent d'entrer dans cette organisation nationale, et qui veulent rester internationaux, ils les appellent des particularistes (*Sonderbündler* (3)). Les internationaux alsaciens ont à soutenir une lutte continuelle contre ces agents marxistes, et la partie n'est pas égale: car la propagande du *Volksstaat* se fait publiquement, le gouvernement la voit de bon œil, il est enchanté de trouver dans les socialistes d'Eisenach des auxiliaires inattendus; tandis que les internationaux sont persécutés, et ne peuvent avoir recours à la publicité.

Néanmoins, nous écrit un de nos correspondants, le *Volksstaat* aura beau faire, il pourra réussir auprès de quelques ouvriers ignorants de la campagne, et les embrigader comme il a embrigadé une fraction des prolétaires allemands; mais il ne réussira pas auprès des ouvriers des grandes villes, qui comprennent les principes de l'*Internationale* et qui leur resteront fidèles.

James GUILLAUME.

(2) Littéralement: *État populaire*. Organe du *Parti ouvrier social-démocrate d'Allemagne* (les eisenachiens, partisans de Marx et Engels).

(3) Littéralement: *Membre d'une alliance ou ligue particulière*. Du nom d'une ligue séparatiste suisse des années 1840 (*Sonderbund*). (Note A.M.).